

## Bernard Nominé

### Caïn le signe \*

Pour répondre à la demande de l'équipe de collègues qui organisait cet après-midi de travail à Angers sur le thème « Dieu est inconscient » en vue de notre rencontre nationale en décembre prochain, je me suis penché sur le mythe biblique de Caïn et Abel. Cette histoire est assez ahurissante et doit à ce titre attirer notre attention.

Déjà avec l'affaire d'Adam et Ève on nous présente un Dieu jaloux de son savoir qu'il ne veut pas partager. Adam et Ève se font exclure du paradis, ils se séparent de Dieu, ils s'humanisent donc, à partir de la punition que Dieu leur inflige pour avoir transgressé l'interdit portant sur l'arbre de la connaissance. On ne peut s'empêcher de s'étonner de cette façon de nous présenter la divinité comme plutôt méchante, jalouse de ses prérogatives et rejetante. Si la Bible s'ouvre de cette façon sur cette présentation de son Dieu, ce n'est pas pour rien. Il s'agit de faire le partage entre ce qui est divin et ce qui est humain. Dieu jouit, c'est évident, il est au paradis, et il sait, il a la connaissance, c'est-à-dire le savoir. Il est donc le lieu où se conjuguent savoir et jouissance.

Cette conjonction est ce dont nous rêvons, puisque chez les *trumains*, comme disait Lacan, cette conjonction est impossible. Là où je sais je ne jouis pas et là où je jouis je ne sais pas. Exception faite de ce lieu de l'inconscient auquel on suppose un savoir interdit sur la jouissance, d'où la fascination pour la perversion qui réussirait à conjoindre savoir et jouissance. Lacan n'a pas manqué d'en tirer la conclusion logique que Dieu devait être pervers. Si en termes de droit celui qui a la jouissance d'un bien a le droit d'en priver les autres, alors on ne doit plus s'étonner de cette présentation que la

\* À partir d'une conférence faite à Angers, préparatoire aux journées « Psychanalyse et religion », 10 octobre 2009.

Bible nous offre d'un Dieu qui jouit et nous prive du savoir qu'il a sur la jouissance.

Dieu est donc le nom donné à ce lieu où nécessairement doit se trouver ce dont nous sommes privés. En même temps, vous aurez remarqué qu'aucun nom ne convient à ce lieu dans la tradition judaïque. Aucun nom, ni aucune représentation. Dans la tradition chrétienne, ce X – béni soit-il – est recouvert par la figure du père miséricordieux, celui qui nous pardonne nos fautes, c'est-à-dire les conséquences de notre jouissance, mais après que nous lui avons rendu des comptes. Il faudrait avoir suffisamment renoncé aux jouissances d'ici-bas pour pouvoir jouir comme lui, sans entraves et sans fin de l'autre côté. L'idée de faute et de compte à rendre va bien dans le sens de supposer un sujet qui jouirait de nous priver. Le tour de passe-passe, c'est de faire de la mort le prix à payer pour la faute, c'est le péché mortel. Ainsi est couverte la question de la faute de dame nature qui nous a rendus mortels. On suppose qu'il y en aurait eu au moins un, le premier, qui y aurait échappé, on le suppose donc jouissant éternellement et nous privant de cette jouissance du fait d'un supposé péché originel.

La Bible s'ouvre donc sur cette nécessaire faute originelle. L'histoire de Caïn et Abel en rajoute. Non seulement Dieu est jaloux, mais il est aussi tout à fait injuste. C'est lui qui crée cette différence arbitraire entre Caïn et Abel en acceptant l'offrande de l'un et rejetant l'offrande de l'autre. Abel sacrifie ses plus beaux moutons « avec leur graisse », alors que Caïn, lui, n'offre, en gros, qu'un bouillon de légumes. Les rabbins du Midrash en rajoutent en supposant qu'il n'a offert que le rebut, qu'il a gardé pour lui les plus beaux fruits et les plus beaux légumes. Il est certain que le fumet des offrandes d'Abel devait davantage flatter l'odorat de la divinité que celui du brouet de Caïn. Abel représente donc celui qui satisfait la divinité dans son sacrifice, Caïn celui qui apporte l'insatisfaction. Yahvé en privilégiant l'un par rapport à l'autre arme le bras de Caïn qui tue son frère.

Caïn est ainsi celui qui fait advenir la mort, puisque jusque-là il n'en avait jamais été question. Ni Adam, ni Ève, ni Caïn, ni son frère Abel n'avaient jusqu'alors eu affaire avec la mort. La faute retombe sur Caïn, qui devient responsable de la mort de son frère et le représentant de la méchanceté humaine, mais par là même il

masque l'injustice divine et sa responsabilité dans la destinée mortelle de la race humaine.

Les commentaires du Midrash à ce sujet sont très intéressants. Les rabbins essayent, comme toujours, de trouver du sens à ce qui paraît insensé dans le message de la Torah, mais en même temps, comme toujours, ils créent plus de trous qu'ils n'en bouchent. C'est leur façon de soutenir le transfert au texte sacré en soulignant l'énigme plutôt qu'en la résolvant. Ils mettent ainsi l'accent sur le caractère capricieux et paradoxal de ce Dieu qui a choisi Israël comme son peuple élu.

Être choisi comme l'élu n'est d'ailleurs pas forcément un cadeau. C'est la leçon toute simple qu'Elie Wiesel tire de ce mythe. « Être l'élu de Dieu n'est pas moins douloureux et contraignant que d'encourir son courroux. Les faveurs du ciel, l'homme les paie cher <sup>1</sup>. » C'est une des leçons qu'on peut lire dans le Talmud : si tu as envie de nuire à quelqu'un privilégie-le par rapport à ses semblables ; le résultat est garanti. Je crois que le mythe de Caïn et Abel fonde ce fait banal mais incontournable de la vie de groupe.

Le courroux de Yahvé à l'égard de Caïn est assez paradoxal. Certes il le condamne à l'errance, mais cela n'empêchera pas Caïn de prendre racine et de fonder une ville avec de nombreux descendants. Cela conduira la plupart des commentateurs de ce mythe à souligner que le premier meurtre est fondateur pour la civilisation. Encore plus énigmatique est la suite. Caïn se plaignit : « Tu me bannis du sol fertile et je serai un errant parcourant la terre mais le premier venu me tuera ! » Yahvé répondit : « Aussi bien si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois », et Yahvé mit un signe sur Caïn afin que le premier venu ne le frappât point <sup>2</sup>. Cette affaire du signe que Yahvé va faire porter à Caïn est très énigmatique.

Dans un premier temps, j'ai pensé au statut de l'*homo sacer*. Mais c'est un contresens. C'est tout le contraire. L'*homo sacer* peut être tué par n'importe qui sans qu'il s'agisse d'un homicide. Le terme de *sacer* est paradoxal. Il désigne une exception mais qui déshumanise. L'*homo sacer* peut être tué par n'importe qui puisqu'il est mis

1. E. Wiesel, *Célébration biblique*, Paris, Seuil, 1975.

2. Genèse, IV.

hors de l'humanité. Pour Caïn, on aurait pu s'attendre à ce qu'il ait ce statut, mais c'est tout le contraire. Caïn est un intouchable.

Quel est donc ce signe que Yahvé met sur Caïn ? Visiblement, il importe qu'on ne le sache pas. Du coup, on se pose la question : quel est le signe que Caïn porte et qui le met à l'abri de la vengeance ? Les rabbins du Midrash s'essayent à y répondre. Certains associent sur « le premier signe », signifiant qu'ils tirent de l'histoire de Moïse, donc une histoire bien plus tardive. Mais le Midrash ne s'embarrasse pas du temps de l'histoire, ce qui prédomine, c'est le jeu signifiant, et il fonctionne aussi bien et même mieux dans l'après-coup. Moïse a reçu deux signes qui témoignent qu'il est porteur d'une mission divine. Le premier signe est que son bâton se transforme en serpent. Yahvé lui donne un autre signe, la lèpre sur la main. *S'ils ne croient pas la voix du premier signe tu leur montreras le deuxième.* Curieusement, le commentaire midrashique inverse l'ordre d'apparition des signes et fait de la lèpre le premier signe, ce qui lui permet de résoudre, en partie, l'énigme du signe porté par Caïn. Le signe porté par Caïn serait comme celui porté par les lépreux et qui les contraint à l'exil tout en leur donnant un statut d'exception dans le groupe. D'autres commentaires tout aussi intéressants réduisent Caïn au signe qu'il porte, Caïn devenant alors le signe même, soit signe de tous les meurtriers, soit signe de tous les repentants. L'important est que Caïn est réduit à être le signe.

Dans nos milieux, on connaît bien cette affaire. Lacan a parlé d'identification au symptôme, il a fait tout un travail sur *Joyce le symptôme*. Eh bien ici, je vous proposerai : *Caïn le signe*. Peu nous importe de savoir de quel signe il s'agit. Il suffit qu'on sache que c'est le premier signe. Caïn, le S1, ça rime, en plus ! Le premier signe ne veut rien dire, il en faut un autre pour le lire. C'est bien à cette tâche que se sont essayés les innombrables commentateurs qui ont voulu réécrire le mythe, le compléter d'un signe qui donnerait du sens.

Caïn le signe, le signe de notre humanité qui nous distingue du divin.

On pourrait penser au signe de notre méchanceté, à distinguer de la bonté divine. Mais je préférerais utiliser une formule de Lacan très paradoxale et quelque peu blasphématoire mais très juste à mon sens. Dans le séminaire *Le Transfert*, Lacan remarque que les dieux

de l'Antiquité s'adonnaient aux pires excès entre eux mais aussi dans leurs relations occasionnelles avec les humains. Il évoque Zeus se déguisant en Amphitryon pour coucher avec sa femme Alcène. Il a alors cette formule : « C'est le stupre divin qui se déguise en l'humaine vertu <sup>3</sup>. »

Eh bien je vous propose de considérer le signe de Caïn comme signe du stupre divin déguisé en humaine vertu. Ça a l'air paradoxal, mais ça ne l'est pas. En effet, le meurtre une fois commis, Caïn va être un modèle de vertu. « La faute que constitue le fratricide conduit à la reconnaissance de la méchanceté donc à la vertu <sup>4</sup>. » C'est ce que disaient déjà certains commentaires du Midrash en faisant de Caïn le signe de tous les repentants. Par contre, ce que cache ce signe qu'on lui fait porter, c'est *le stupre divin*, autrement dit la jouissance qu'il ne faudrait pas.

Ce mythe de Caïn et Abel convient donc assez bien à la psychanalyse. La cure peut révéler à l'analysant qu'il est porteur d'un signe dont il ne connaît pas le sens mais qui conditionne son mode d'accès à la jouissance et qu'il a hérité de l'Autre. Il découvre alors que les idéaux, les vertus, les valeurs auxquels il tenait le plus sont en fait des guises de cette primitive jouissance dont il porte le signe et qui le caractérise.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 193.

4. V. Léonard-Roques, *Caïn et Abel, Rivalité et responsabilité*, Paris, éditions du Rocher, 2007, p. 174.